

I want to hold your hand

Nina Puchault



Le temps d'hiver me rend lourde. Et les jours de pluie qu'il précède semblent interminables.

Je me poudre machinalement les joues, avant de redonner un peu de forme à mes boucles ternes. J'enfile mon manteau et mon béret avec un soupir : rien ne sert, il n'y a personne pour être jolie en cette saison, et de toute façon, personne pour le remarquer.

Je récupère Mary du collège, avant d'aller chercher John à la maternelle. Au feu rouge, je les observe dans le rétroviseur. La grande fait des grimaces pour faire rire le petit. Ça l'amuse, mais moins que de faire des traces de bouts en tapant de ses petits talons sur la banquettes en daim. Ils ont l'air de ne pas voir passer le temps, et le temps ne passe pas encore sur eux. Les joues rouge et les yeux malicieux, ils gazouillent comme des fanfarons, tout est encore merveille à cet âge là. Je souris tristement en détournant le regard. J'espère qu'ils en profiteront le plus possible.

À l'épicerie, j'achète des oeufs et de la farine, il n'y en a plus assez à la maison. Edward rentrera demain de son voyage d'affaire. Il aime mes tartes aux potirons quand le froid revient. Je remercie la caissière d'un hochement de tête familier, avant de m'en retourner à la voiture, où John, qui maintenant saute à pieds joints, a déjà dû re peindre la banquette **arrière/ en daim**.

Je n'ai pas fait un pas, qu'une voix de chrysalide m'apostrophe : « Georgia ! Oh Georgia c'est vraiment toi, mais qu'elle surprise ! ». J'ai l'impression qu'un rayon de soleil m'entoure alors que mon ancienne camarade de classe se jette sur moi pour m'enlacer. Elle sent le chocolat et l'orange; son petit visage espiègle est toujours aussi lumineux. Son sourire est rayonnant, elle n'a pas pris une ride. J'ai l'impression qu'elle est même encore plus belle qu'avant. Je lui demande ce qu'elle fait ici : j'étais persuadée qu'elle était partie s'installer en Europe après nos études. Elle me répond que oui, mais qu'elle n'arrête pas de voyager depuis peu, sa carrière lui prend tout son temps. Puis qu'elle va passer quelques jours à Bel Air avec ses parents pour ThanksGiving. Alors elle me demande comment je vais, comment vont Edward et les enfants. Elle salue avec entrain les deux petites têtes blondes qui s'impatientent à l'intérieur du cabriolet. Alors que j'essaie gauchement de continuer à échanger quelque mondantités, elle me dit qu'elle est pressé, mais que nous pourrions nous voir pour le thé ce week-end. Je lui répond que oui avec plaisir, elle n'a qu'à passer. Je bouge peu de la maison, surtout le week-end quand il y a les enfants. Surtout les jours de pluie. Elle m'enlace une dernière fois à la volée avant de partir dans l'autre sens en gambadant... Oui elle est encore plus belle qu'avant.

Le bruit du Klaxon me tire de ma rêverie. Les enfants s'impatientent de rentrer. Moi j'ai oublié la pluie l'espace d'un instant.

Je redémarre la voiture quand Mary remarque « Dit maman, c'était pas la fille de la photo dans ton bureau ? ». « Si ma chérie, c'est bien elle. Lizzie Parks, de la photo dans mon bureau ».

John s'est endormi après une grosse crise de larmes, et Mary s'est retirée dans sa chambre juste après le souper. J'éteins les lumières du salon, puis celles de la cuisine avant de monter à l'étage, qu'éclaire faiblement le plafonnier bleu du couloir.

Avant de regagner mon lit froid, je m'arrête au bureau. Je passe lentement mes doigts sur le bois du meuble qui y trône, le vernis est doux. Parmi les milles et un petits cadres bien rangés, je retrouve celui de la photo. Cette photo que j'ai prise, il y a une dizaine d'années.

À l'époque je rêvait de devenir photographe. Lizzie voulait devenir mannequin. C'était tant mieux, je n'avais pas besoin de prétexte pour en faire mon sujet principal.

Alors que j'approche le cadre de mes yeux fatigués, je la revoie tout à l'heure, elle n'a vraiment pas changer. Élégante, fine. De jolies boucles, comme toutes les filles en rêves, qui tombent en cascade sur ses épaules frêles. Elle semble poser sur la banquette, ces jambes interminables soutenant son corps léger, sans effort, comme si elle flottait.

En observant le cliché de si prêt, j'ai l'impression qu'elle me regarde du coin de l'oeil. Elle me lance un regard ingénue, et j'entends son rire qui court dans ma tête. Je défailli j'ai besoin de m'asseoir.

Affalée sur le divan, je ne la quitte pas des yeux quand ma main libre descend au bas de mon ventre. J'entends encore son rire, et je ressens son parfum qui m'enivre. Chocolat et miel. Mon coeur s'emballe au rythme de ma respiration qui se fait de plus en plus forte. Je me souviens de son sourire qui n'a pas prit une ride, de sa démarche élancée qui lui donne l'air d'un chat. Je me souviens que juste après cette photo, elle m'avait tendu la main, et je l'avais saisi, elle était si douce...

Tout mon corps s'arque sous le choc de toutes ses images, avant de retomber, las de quelque tremblements d'un désir assouvi.

Dans un gémissement, je me redresse.

Étourdi, et honteuse.

Il est tard.

Il faut que j'aille me coucher.

Edward rentrera demain.

Et je lui ferai une tartre. Il aime les tartes aux potirons quand le froid revient.